

par un chant ; ils ont exalté la souffrance, appelé le trépas, béni le glaive du bourreau, comme d'autres chantent le bonheur, se cramponnent à la vie et tremblent devant la mort.

Mais si les hautes pensées de la foi dominent, si la nostalgie du ciel remplit la plupart de ces pages, la terre n'y est point oubliée. Les sentiments d'exquise délicatesse et d'affectueuse reconnaissance ne sont pas inconnus aux âmes fortes et vierges qui ont écrit ces chants.

Au jour de la séparation, les « partants » ont laissé pour souvenirs à leurs parents, à leurs amis, qu'ils ne devaient revoir qu'au ciel, quelques-uns de ces mots tout parfumés d'amour divin et de douceur humaine. Et pour leur part ils ont contribué à nous prouver qu'en aimant Dieu on peut aimer aussi d'un amour plus pur et peut-être plus intense ceux qu'on aimait déjà ; ils ont montré que cette grande affaire de cœur qu'est toute vie terrestre peut rester pieusement blanche dans la tendresse la plus affinée. C'est un des restes du hideux jansénisme que de n'oser aimer personne, c'est ossifier les âmes sous un prétexte de foi.

« Ma chère Mélanie, écrivait Théophane Vénard, quand tu recevras cette lettre, ton petit frère sera mort pour la plus noble des causes, il sera mort martyr. Ça été le désir de mon enfance, Dieu le veut bien réaliser : qu'il en soit béni à jamais ».

Fontenelle dirait : « Ils meurent comme on ferait autre chose », sans soin du lendemain, sans regret de la veille ; ils tombent joyeux, parcequ'à travers leurs gouttes de sang, pleins d'éternité, ils voient la lumière qui ne doit pas s'éteindre :

« Quel jour que celui-là, le grand jour du martyre !

Le jour qui donne au cœur ce que le cœur désire,

Qui brise l'esclavage et rend la liberté.

Le beau jour du combat que le triomphe achève,

Qui commence ici-bas sous le tranchant du glaive

Et finit dans l'éternité.